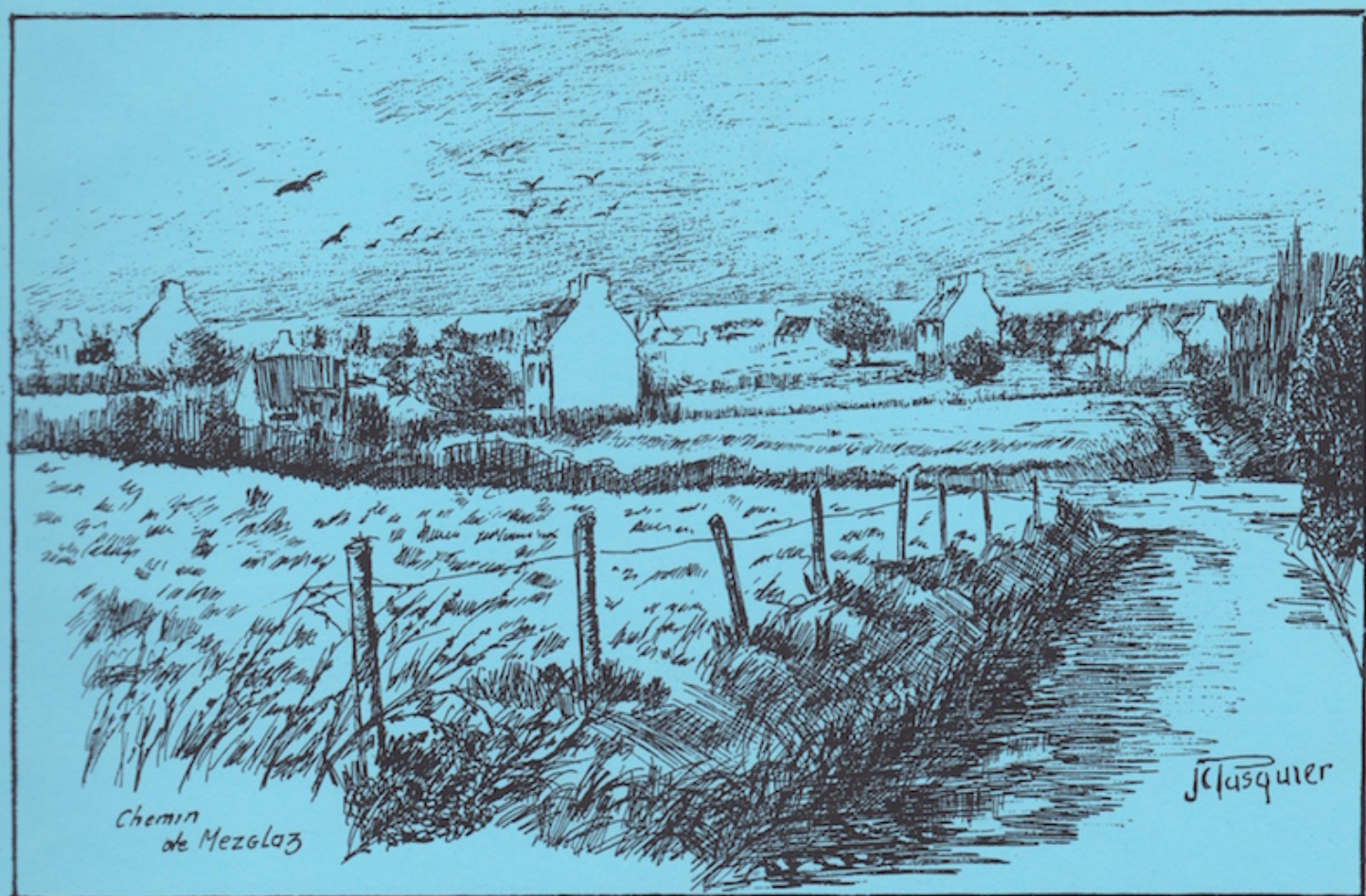


Les cahiers de Landeda



Publication trimestrielle de l'AMICALE CULTURELLE de LANDEDA

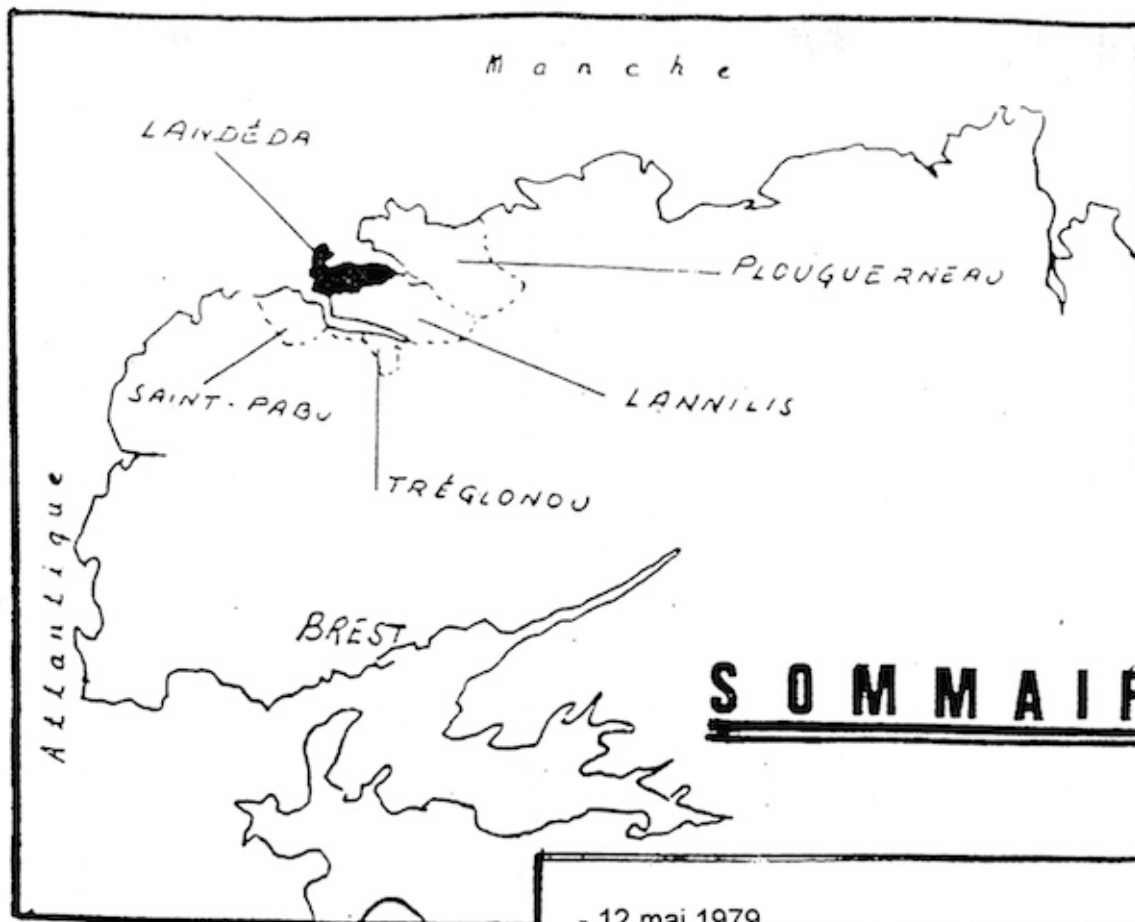
18^e Année.

N° **70**

15 F

JUIN 2001

Moulin de l'enfer p: 19



S O M M A I R E

les cahiers
de
landeda

- 12 mai 1979..... p. 3
- Elections municipales..... p. 6
- Naitre en Angleterre, venir mourir ici..... p. 8
- Bravo les jeunes !!!..... p. 12
- Juin 1940..... p. 13
- De l'or synthétique..... p. 19
- Publicité..... p. 2, 26

+ couverture

TOUTE REPRODUCTION (TEXTES, ILLUSTRATIONS) EST
SOUmise A L'AUTORISATION ECRITE DE L'AMICALE
CULTURELLE

AMICALE CULTURELLE DE LANDEDA
Siège : KERAVEL BROUENNOU
29870 LANDEDA

TEL : 98.04.93.87



12 mai 1979

Allocution prononcée, lors de l'inauguration du Groupe scolaire JOSEPH SIGNOR, par Monsieur Georges MENUT, délégué départemental pour LANDÉDA



"Ce n'est pas sans une certaine émotion que je viens, en qualité de délégué départemental de l'Education Nationale, prendre ici la parole. Je suis, en effet, ancien élève de cette école publique de LANDÉDA que je quittai en 1922, pour y revenir en 1931, jeune instituteur, tout frais émoulu de l'Ecole Normale de Quimper.

Nous assistions alors dans tout l'Ouest, et, singulièrement en ce Nord-Finistère, à une bataille scolaire où s'opposaient – et avec quelle vigueur – les tenants de l'école chrétienne et ceux de l'école dite -Horreur ! – du Diable.

*"A l'école laïque on a la colique,
A l'école des Sœurs, on a des douceurs !"*
écrivait un auteur anonyme qui ne s'appelait ni Victor Hugo ni Paul Valéry, cependant qu'au prêche du dimanche, on suppliait :

" Des maîtres sans foi et des écoles sans Dieu,

Délivrez-nous, Seigneur !"

Il faut croire que là-haut, dans un fauteuil de nuages, le Père éternel n'ait daigné rien entendre ! ... La preuve !!!

Disons qu'en ces temps quasiment entrés dans l'Histoire, la vie des maîtres laïques, des jeunes, en particulier, ne se présentait guère comme une sinécure dans nos paroisses léonardes.

Si Landéda, en ces temps déjà bien lointains, ne connut guère les effets de la concurrence interécoles, c'est que notre école publique jouissait du privilège d'être dirigée par un maître dont la conscience professionnelle, le dévouement sans faille à l'enfance, le comportement exemplaire, l'extrême courtoisie étaient unanimement appréciés. J'ai nommé JOSEPH SIGNOR.



Notre municipalité s'honore d'avoir, en accord avec les autorités académiques, consenti à placer notre joli groupe scolaire sous l'égide de cet enseignant d'élite à qui tous nos concitoyens, quels qu'ils fussent, ne manifestèrent toujours que respect et considération.

JOSEPH SIGNOR qui s'éteignit en 1952 à K riolet en Concarneau, naquit à Loctudy en 1881. Il se destinait d'abord aux Ponts et Chaussées. Il débuta   R d n , vint ensuite à Lannilis où il épousa mademoiselle Blanche BARS, fille de son directeur, le célèbre père BARS ; enseigna   Lilia pour enfin terminer sa carrière à LANDÉDA, de 1923 à 1937, témoignant d'une fidélité peu commune à un poste de campagne alors que ses qualités professionnelles lui auraient permis d'accéder rapidement à une classe en ville. Epuis , il ne put terminer sa dernière année scolaire et ce maître d'élite quitta notre commune en janvier 1937, dans l'indifférence d'une population qui ne réalisa que bien plus tard tout ce qu'elle lui devait.

Excellent instituteur, JOSEPH SIGNOR se révéla par surcroît un véritable artiste sculpteur miniaturiste, d'une adresse et d'une patience extraordinaires. Ses  uvres exposées en 1939 au musée de Quimper  merveill rent les visiteurs. Fait prisonnier au cours de la première guerre mondiale, il s' vada en 1918, non sans avoir eu le loisir, à l'aide d'une aiguille de sa trousse à couture, de détacher dans un bâtonnet

d'ivoire de la grosseur d'une allumette, une chaînette de 30 anneaux, libérés dans la masse. On lui doit, entre autres, la reproduction en format très réduit du calvaire de la Forêt Fouesnant, commune où il r sida de 1937 à 1943.

Ses anciens élèves, pour la plupart aujourd'hui vénérables "Tad coz" se souviennent encore de sa classe, une classe extraordinaire, d'une méticuleuse propreté, dans laquelle, à une époque où nul ne parlait encore d'enseignement audio-visuel, voisinaient un gramophone pour le chant et la récitation, un antique cinéma Pathé-Baby avec sa collection de films éducatifs et amusants, une usine fonctionnelle dotée de machines-outils miniatures qu'entraînait une petite machine à vapeur, une magnifique maquette de l' le Vierge, une grande carte de France en relief, en mastic, colorée, que chaque élève reproduisait dans l'argile sur une planchette, une carabine et tout un matériel de tir sur lesquels bon nombre de nos fins guidons, firent leurs premières armes, un important musée scolaire enrichi tous les ans et enfin, scellées aux murs, ces vastes armoires vitrées, œuvre du Directeur, recelant verres, brosses à dents, dentifrice, savon et matériel individuel de toilette...

Ajouterai-je que, chaque jeudi matin, M SIGNOR accueillait à l' cole les enfants désireux de s'initier au travail du bois. Il payait d'ailleurs de ses deniers outillage et bois d'œuvre. La vente des meilleurs

travaux alimentait une caisse commune, à telle enseigne que nos jeunes apprécieraient, bien avant d'autres, les bienfaits de la Coopérative scolaire, tant prônés depuis lors.

M SIGNOR était Officier d'Académie, titulaire de la Médaille d'Argent de l'Instruction publique et de la Médaille du Mérite social. Il s'était vu décerner le prix Léopold Bellan d'Hygiène à l'école. Tel fut cet homme hors du commun.

Je l'ai secondé 5 ans comme adjoint.

On ne pouvait rêver de plus parfait modèle. Le Groupe scolaire JOSEPH SIGNOR perpétuera le souvenir d'un maître pour qui la fonction enseignante se révéla plus qu'une profession, un véritable sacerdoce.

Et maintenant qu'il y a prescription ! dois-je révéler que ce laïque intransigeant, ce directeur de l'Ecole du Diable, était foncièrement croyant.

Double inauguration d'une école maternelle et du foyer des anciens

Deux équipements, réalisés par la municipalité, l'un pour les tout petits, l'autre pour les anciens – tout un programme – ont été inaugurés samedi après-midi, en présence de tous les maires du canton, des représentants de l'Education nationale, des parents d'élèves; une cérémonie toute simple, mais qui marque pour l'équipe de M. Marec l'aboutissement de longs efforts et de démarches innombrables.

Chacun a pu se rendre compte des avantages innombrables offerts par les locaux de la nouvelle maternelle, qui en font un petit paradis à la mesure de l'enfant; il fait bon y apprendre et y enseigner.

Après l'aube de la vie, la municipalité s'est aussi penchée sur le crépuscule. Nombre d'anciens vivaient à Landéda dans un isolement qu'il importait de rompre au plus vite, c'est maintenant chose faite et, animé par une équipe dynamique, le foyer des anciens est devenu un point de rencontre privilégié.



LANDÉDA. – M. Guéguen coupe le ruban qui barre l'entrée au foyer des anciens.

Le Télégramme 12-05-1979

A la rentrée 1979 l'école comptait 79 élèves répartis entre :

- CE2, CM1, CM2 : 27 – Monsieur Prigent
- CP, CE1 : 21 – Madame Prigent
- Maternelle : 31 - Madame Pennec, aidée de Madame Marziou

ÉLECTION AU CONSEIL MUNICIPAL



ÉLECTIONS MUNICIPALES

11 mars 2001

liste

Vivre Landéda Demain

ont obtenu :

NOM Prénom	AGE	QUARTIER	PROFESSION
BALCON Patrick 295	43	Kériskin	Exploitant transport
BESCOND Daniel 437	54	Kerviré	Directeur Centre Nautique
BIHANNIC/LE VERGE Pascale 478	39	Kervenni	Aide soignante
COAT Philippe 375	45	Kéravel Brouennou	Cadre infirmier
CORBEL Ronan 294	38	Ti Korn	Responsable d'équipe DCN
DELAMARE DEBOUTTEVILLE Laurent 253	58	Kroaz Uhella	Cadre de gestion
DUNIAU-PHILIPPOT Claudine 401	71	Ti Korn	Avocat honoraire
GOURVENNEC Louis 207	44	Penn Ker	Agent d'entretien
HUBERT Patrice 276	34	Kroaz Konk	Commercial
JUVAUX Bruno 277	41	Kroaz Konk	Gérant de société
LE DEUN Jean-Luc 271	40	Ar Méan	Instituteur
LE GOFF Joachim 313	53	Résidence Docteur Griffé	Agriculteur
LE GUEN Michelle 396	52	Ar Méan	Professeur des écoles
L'HOUE Valérie 227	29	An Ode Wenn	Aide ménagère
MAREC Michel 544	44	Kervenni	Directeur Centre Social Conseiller sortant
METAYER Anne-Lise 370	23	Kervigorn	Chef d'entreprise
DENEZ Erwan 380	42	Kernévez	Directeur Centre d'Hébergement (An Oaled)
PENGAM Dominique 363	42	Kergareg	Cadre infirmier
PENNEC Denise 280	43	Mézédern	Secrétaire
PERENNOU Stéphane 265	22	Ti Korn	Cariste
QUEOURON Raymond 270	40	Kerveleien	Ouvrier
SALAUN Alain 373	44	Saint Antoine	Exploitant agricole
SANQUER Gaby 411	44	Ar Méan	Technicien

2215

Nombre de votants constaté
par les émargements :

1706

Nombre d'enveloppes et de bulletins
sans enveloppe trouvés dans l'urne :

1706

Nombre de suffrages exprimés :

1648

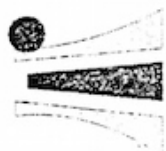
Nombre d'électeurs inscrits : 2215

Nombre de suffrages exprimés : 1648

Majorité absolue (2) : 825

(3) Ont été, en conséquence, proclamés membres du conseil municipal

COMMUNE DE LANDEDA
ELECTIONS MUNICIPALES DU 11 MARS 2001



Liste "AVENIR ET TRADITION"

*Une équipe efficace et expérimentée au service de LANDEDA
ont été élus :*

M	<u>Christian TREGUER</u>	1360	Maire sortant	KROAS -ANES
	Marie BELLEC-ROUSIC	1071	Conseillère sortante	ST-ANTOINE
	Annie BESCOND-APPRIOU	1146	Responsable de caisses	LEUHANCHOU
A	<u>Marie-Louise BIHANNIC-TALLEC</u>	1230	Adjointe sortante	AR RUGUEL
	Christine BODENES	1162	Professeur	BROENNOU
A	<u>Jean-Pierre CARAES</u>	1303	Adjoint sortant	AR GEBOG
	Armelle CHEVALLIER-LE GAD	1179	Enseignante	MECHOU AODREN
	Marie-Françoise FILY-ROLLAND	1255	Manipulatrice en radiologie	KERZALOU
	Eliane FILY-KERDRAON	1216	Aide soignante	KERDREAS
	Thierry GRALL	1117	Mécanicien DCN	KERVIHAN
	Nicolas GUYOMARD	1100	Employé de banque	MEZEDERN
	Christine HULIN-MARION	1180	Secrétaire	KERVIN
	Jean-Claude KERLEROUX	1284	Retraité	KERDREAS VIHAN
A	<u>Yvan KERROS</u>	1159	Adjoint sortant	MEZGLAZ
	Marcel LABRIERE	1053	Adjoint sortant	POUL AR C'HAË
	Jean-François LAPORTE	1227	Conseiller Sortant	KERUHELGWENN
	Jean-Claude LARVOR	1149	Retraité	AR MEAN
A	<u>François LE GUEN</u>	1115	Retraité	KROAS AR BARS
	Jean-Paul LEON	1162	Conseiller sortant	KERDREAS VIHAN
	Martine MAGOUTIER-KERBOULL	1159	Institutrice	LOHODEN VIHAN
A	<u>Raymond MENUÏT</u>	1244	Conseiller sortant	AR MEAN
A	<u>Hervé MORIZE</u>	1215	Contrôleur financier	KERAVEL BROENNOU
	Stéphane ROUDAUT	1195	Etudiant	STREAT GLAZ

VU LES CANDIDATS

NAÎTRE en ANGLETERRE....
....VENIR MOURIR ICI ...

ou

Le destin tragique de Peter William LEFEVRE dit "PIP"



Peter William LEFEVRE – 18/4/43

Descendant d'une famille huguenote, il est né à Cambridge en 1918, vécu à Canterbury dont son père était Lord Maire. Il fait ses études au collège de Pembroke à Cambridge.

Il rejoint la R.A.F. en mars 1938 et en décembre de la même année, il est affecté au 46^{ème} escadron et vole sur "Hurricane I".

En octobre 1939 basé à Acklington, nord de Newcastle, il est crédité d'une

première victoire en abattant un hydravion allemand de reconnaissance et mouilleur de mines Heinkel He 115 au dessus de la côte nord-est de l'Angleterre.

Au moment des opérations de Norvège, le 9 mai 1940, son escadron est embarqué sur le porte-avions "Glorious" à destination de la Norvège où il fait campagne.

A l'issue de cette expédition, l'escadron est rapatrié sur Scapa-Flow, toujours embarqué sur le "Glorious".

Le 8 juin, alors que le "Glorious" fait route sur la base de Scapa-Flow, escorté par les deux destroyers "Acasta" et "Ardent" ils tombent par hasard sur les croiseurs de bataille allemands "Sharnhorst", "Gneisenau", et "Hipper" accompagnés de plusieurs destroyers.

Ses avions torpilleurs n'étant pas prêts au décollage, le "Glorious" est totalement sans défense lorsque le "Sharnhorst" ouvre le feu. Les premiers obus ravagent les hangars et empêchent la mise en œuvre des avions torpilleurs "Swordfish".

A 17h40, le "Glorious" disparaît précédé de "l'Ardent", seul, "l'Acasta" parvient à endommager gravement le "Sharnhorst" puis succombe à son tour. Les pertes britanniques en vie humaine sont énormes car les Allemands ne cherchent pas à récupérer les naufragés.

Le 11 juin, 3 officiers et 36 hommes sont récupérés par un bateau de pêche norvégien et débarqués aux Féroés, avec les 5 survivants du "Glorious" et 2 de "l'Ardent" repêchés par un hydravion allemand lui-même en difficulté, ils sont les seuls rescapés de la bataille. Tous les pilotes de chasse de la R.A.F, qui venaient de se poser sur le porte-avions avant l'engagement sont portés disparus, excepté P.W. Lefèvre.

Toujours affecté au 46^{ème} escadron reconstitué, Pip Lefèvre participe à la Bataille d'Angleterre où il remporte en liaison avec ses équipiers 4 victoires.

En mai 1941, il rejoint en renfort, embarqué à bord du porte-avions "Ark-Royak" l'île de Malte, son 46^{ème} escadron devient le 126^{ème} équipé de "Hurricane II A" dont il prend le commandement.

Durant son séjour à Malte il est crédité de 4 victoires sur les chasseurs italiens.

De retour en Grande-Bretagne il reçoit la D.F.C., sert en unité d'instruction et confirme son expérience sur "Spitfire V B" au 129^{ème} escadron.

En avril 1943, il prend le commandement du 616^{ème} escadron équipé de "SpifireVII" basé à Harrowbeer, nord de Plymouth, mais le 16 du même mois, en escorte de bombardiers "Hudson" attaquant Brest, il est descendu par la Flak mais peut sauter en parachute et se pose au voisinage de Plouguin.

Récit de Madame Marie-José Morvan Tromelin :

Le 16 avril 1943, au début de l'après-midi, un avion de chasse s'écrase près de Ty Coz en Plouguin. Aux jumelles, mon père suit la descente en parachute du pilote, et demande à ma jeune sœur Paule d'aller sur place à bicyclette.

Peter Lefèvre, car c'est lui, le rescapé de la Mer du Nord, de la bataille d'Angleterre, de celle de Malte, qui durant sa descente a repéré la rivière et établi ainsi une barrière d'eau entre lui et éventuellement les chiens lancés sur ses traces. Il s'éloigne donc de son point de réception.

Quand Paule arrive à Traon Ivern, en même temps que Joseph Grannec, ce dernier, sachant où se trouvait le pilote, demande de prévenir Monsieur Tromelin.



Le 17 avril 1943 :

Peter Lefèvre est ainsi récupéré par le réseau local de résistance dirigé par Monsieur Tromelin, maire de Plouguin. C'est la mise en route du processus prévu et rodé : équipement civil complet, pièces d'identité, planques. Mais Peter est très grand, notre frère Yannick fait appel au docteur Mazé, tous les hommes de sa famille font 1 m87 et son fils Jacques viendra à Pont-Ours déposer un costume.

Peter est à Keroulidic, dans le buisson où il a trouvé refuge, le jeune fils des

fermiers Louis Abjean, 13 ans lui porte à manger. Mais il est urgent d'éloigner le pilote du secteur.

Monsieur Tromelin décide de le faire venir à Pont-Ours, puis de le diriger, comme les précédents aviateurs vers un endroit insoupçonnable, en plein bourg de Plouguerneau.

Mon frère Yannick prépare le transfert à partir de Loc Majan. Jean Madec, sollicité, servira de guide jusqu'à Paluden et Paule se rend à Plouguerneau, à bicyclette, prévenir notre grand-mère et nos tantes de l'arrivée d'un nouveau pensionnaire.

Le 18 avril 1943 :

A Pont-Ours, le matin, les Services de Sécurité allemands menacent notre père du peloton d'exécution si le pilote anglais n'est pas retrouvé rapidement. Cette scène a lieu dans la pièce même où quelques heures plus tard, Peter passera la nuit sur le divan, la fenêtre ouverte en prévision d'une échappée rapide, Yannick, notre frère, se tenant prêt à prendre sa place dans le lit.

Vers 23 heures, Henri Puzin accompagne Peter vers Pont-Ours. Malgré les conseils de notre père, ils empruntent la route, Henri ne connaissant pas très bien le raccourci par les champs.

Ils manquent de peu une patrouille allemande en se jetant derrière un talus.

Le 19 avril 1943, vers 6 h du matin :

Depuis la veille le "Santez Anna" est à l'ancre à Loc Majan, invisible de la route. Peter, Yannick, Paule hissent les vélos à

bord, mettent le cap sur Prat Ar Coum et y débarquent, Jean Madec se joint à eux et par les petits sentiers de Landéda et Lannilis, ils rejoignent Paluden, Jean Madec quitte le groupe avant le pont que les trois cyclistes franchissent sans encombre.

Le commerce de notre grand-mère est en plein bourg de Plouguerneau, Peter y reste dix jours, la fenêtre de sa chambre donne sur la place et il s'amuse beaucoup du spectacle de la relève de la garde devant le drapeau à croix gammée, matin et soir. Situation qui a toujours égayé les spectateurs alliés successifs qui se planquaient chez les trois dames.

22-28 avril 1943 :

Yannick Tromelin effectue un voyage éclair à Paris afin de prendre contact avec son chef de réseau au sujet de Peter.

Il reçoit la mission de convoier 19 aviateurs alliés vers l'Angleterre via l'Espagne, aboutissant à Pampelune aux consulats des USA et d'Angleterre.

Au point de passage, le passeur est absent mais Yannick décide cependant de franchir les Pyrénées, non sans difficulté dans cette région inconnue.

Les évadés sont arrêtés par les carabiniers espagnols puis internés dans la très sinistre prison de Miranda.

Après trois semaines passées en Espagne, récupérés par les consuls américain et anglais, les rescapés quittent Gibraltar dans un convoi de 12 cargos qui

sera attaqué par les Heinkel 117. Après 7 jours de mer, le 24 juillet le convoi atteint Liverpool.

La BBC diffuse le message de "Yann Larvor" rassurant la famille Tromelin. Yannick s'engagera le 18 août dans les Forces Aériennes Libres et ira suivre sa formation de futur pilote de chasse au Canada.

Il apprendra par une liaison maritime effectuée entre l'Angleterre et l'entrée de l'Aber Benoît que sa famille a des ennuis avec les autorités allemandes. M. Tromelin a été arrêté par les services de Sécurité et est interné à Rennes.

Peter Lefèvre, quant à lui, reprend le combat.

Le 11 août 1943, il rejoint le 616^{ème} escadron, mais quelques jours plus tard il est désigné pour prendre le commandement du 266^{ème} escadron équipé de "Typhon I B" basé à Harrowbeer qui vient de perdre coup sur coup ses deux Squadrons Leader dont le dernier AS MacIntyre vient d'être abattu avec un de ses équipiers le 15 août 1943 au-dessus de Guipavas. Ces deux aviateurs sont inhumés au cimetière communal du Folgoët voisin.

Le 1^{er} décembre 1943, Pip Lefèvre abat un Junkers 88 à la pointe de Penmarc'h.

Le 21 janvier 1944 un Messerschmidt 109 au-dessus du terrain de Lannion.

Le 23 janvier un Fockd-Wulf 190 au-dessus de Gaël.

Mais le 6 février 1944, lors d'une attaque aux canons de bateaux allemands dans le port de l'Aber-Wrac'h, il est touché par la Flak de la batterie de Menez-ar-Godez au-dessus de l'entrée de l'Aber alors qu'il amorce sa ressource, ses équipiers le voient sauter en parachute, mais à trop faible altitude, son parachute n'a pas le temps de se déployer et "Pip" disparaît en mer ainsi que son appareil.

Au moment de s'extraire de son appareil en perdition, peut-être a-t-il eu un dernier regard vers le fond de l'Aber Benoît, Pont-Ours, et une dernière pensée pour ces Français qui avaient pris tant de risques afin d'assurer son évaison.

Texte transmis par Mr Hélias que nous remercions.

bravo les jeunes !!

Tél: 30.05.2001

Voile sportive scolaire : Marion Bodénès se distingue à l'Ile-Tudy

Marion Bodénès, licenciée au centre de voile de l'Aber-Wrach et membre de la section voile sportive scolaire du collège Pays-des-Abers, s'est classée première féminine de la dernière manche du championnat départemental, en optimist, dimanche, à Quimper/Ile-Tudy, en obtenant la dixième place au général. Classée en douzième position du championnat 2001, elle termine donc troisième féminine. Des résultats encourageants pour cette jeune régatière, âgée de 11 ans, qui a rejoint la section sportive à la rentrée dernière après cinq années de pratique loisir.

Ses qualités vont lui permettre de monter en D1 (division régionale) dès septembre prochain. Elle est invitée à la régata D1 (régionale) le 10 juin à Douarnenez et participera à la coupe D2 (départementale) le 17 juin.

Yannick Piveteau, responsable du collège sportif de Nautisme en Pays des abers-Côte des légendes, et Daniel Bescond, en-



Marion Bodénès a terminé première féminine à la dernière rencontre dimanche à Quimper-Ile Tudy.

traîneur de la série au centre de voile de l'Aber-Wrach, sont ses entraîneurs.

DE L'ABER-WRAC'H SUR LE LUCIEN GOUGY

18 juin en fin d'après-midi. Douze chalutiers jettent l'ancre au milieu du chenal. Ils ramènent des soldats évacués de Cherbourg sous les assauts de la *Luftwaffe* (le madrier soutenant vaille que vaille une cheminée de guingois en atteste), et n'ont pu rejoindre la rade de Brest interdite.

De sa fenêtre, Marie-Thérèse Desbois, la Guingampaise (elle remplace, à vingt-huit ans, le receveur des postes mobilisé), observe les manœuvres, lorsque le sous-directeur général de l'entreprise voisine, charrié dans l'exode, entre au bureau, visiblement anxieux, en compagnie de son épouse. Il s'enquiert de la situation exacte auprès de la demoiselle des P.T.T., et celle-ci, pour renseignements plus précis, appelle le Central téléphonique.

Le trafic sur les lignes est intense. On lui passe la caserne Guépin, d'où le planton, un réserviste de... Landéda, annonce que les chars ennemis sont attendus :

- "Pas cette nuit. Demain peut-être... Je suis seul ici. Le dernier."

Le visiteur scrute le port, lâche :

- "Je réquisitionne un de ces rafiots, et je file !"

Mais comme sa femme baisse la tête, il la rudoie :

- "Je ne t'oblige pas à suivre..."

Et elle se range à son avis. Ils s'en iront le lendemain.

Elevé dans la tradition militaire par son père, ancien de la "14-18", officier de l'infanterie de marine aujourd'hui "quelque part sur le front de l'est", Paul Le Faou, Brestois de dix-sept ans, suivait les cours du collège Saint-Louis. Repoussé du port de commerce en raison de son âge, il est revenu chez son parrain Théodore Ligogne, officier d'administration, qui l'hébergeait à Recouvrance pendant les séjours de ses parents aux colonies.

Des remparts il s'intéresse aux appareillages des navires. Vers treize heures le Provençal, remorqueur de la DP saute sur une mine... Il se raconte que la guerre continue en Angleterre. Son oncle, responsable du service de l'Inscription Maritime à l'Aber-Wrac'h, lui trouvera peut-être une porte de sortie là-bas.

...De voiture en voiture entre deux marches il y parvient vers dix-huit heures. Tonton Louis, Le Bléavec, tante Marie, ses cousines Marie-Louise, Annick le reçoivent avec leur gentillesse coutumière. Surgit presque aussitôt un lycéen, Paul Normand, du même désir animé. Des bateaux sont au mouillage.

- "Je vais voir, dit tonton. Attendez-moi !"

Il retourne au déclin du jour.

- *"C'est entendu. Un pêcheur vous prendra dans son canot sur la plage de la baie des Anges..."*

Le marin est à l'heure, et les deux garçons peuvent gagner un chalutier de Dieppe requis par la marine nationale, le Lucien Gougy.

VINGT-HUIT PASSAGERS

"Pupille adopté par la nation" en 1928 puisque son père, gazé au "chemin des Dames", mourut des suites de ses blessures à la Grande guerre, Jean Appriou, dix-huit ans et demi, interne de "mathélem", mathématiques élémentaires, au lycée de Brest, s'apprêtait à subir les épreuves du deuxième baccalauréat quand M. Brun, le proviseur, a renvoyé les élèves chez eux.



Paul Le Faou, à droite, se trouvera bientôt à Delville camp aux côtés, de gauche à droite, de : Pierre Riou, de Pouldergat, parti de Douarnenez; Jean Loncle le Brestois parti lui de l'Aberwrac'h, Jean Morin, des Côtes-du-Nord à l'époque, sera de la 2^e DB...

Il est revenu auprès de sa mère à Landéda, et vient d'assister au passage furtif des deux premiers éléments avant-coureurs de la horde germanique, *"deux hommes dans un side-car poussiéreux, le casque ceint de feuillage, portant sur le dos un fusil, comme des chasseurs de lièvres. Longtemps, j'avais espéré, longtemps j'avais refoulé le doute qui me gagnait, longtemps j'avais cru en je ne sais quel miracle subit. Ma foi était si grande que j'allais jusqu'à nier l'évidence, alors que chaque jour l'armée allemande dévorait mon pays. Elle était là maintenant, devant moi."*

Sous le choc en fin de matinée le 19, il rencontre son fidèle camarade de football et de classe depuis leur sixième, André Coz, dix-sept ans, qui cette année a choisi la "philo-lettres". Sa mère dirige l'école publique des filles de Langroas à l'entrée de Lannilis, et la veille il avait entendu à la T.S.F. de la maison la voix d'un général annoncer que rien n'était fini : demander qu'on le rejoigne à Londres. L'une des embarcations là, dans le chenal, pourrait le leur permettre...

Le hasard comble l'espoir des deux amis. Au café de l'hôtel Bellevue, un lieutenant de vaisseau, commandant du chalutier où Paul Le Faou et Paul Normand ont passé la nuit, confie qu'il doit s'en aller au début de l'après-midi, à quinze heures car il lui faudra attendre la pleine mer... Les prendrait-il à bord ? La question posée *ex abrupto* le désarçonne mais, tenu par sa

confiance, il y consent, "à leurs risques et périls" car il ne s'agira pas d'une paisible croisière. Rendez-vous un peu plus tôt.

Rentrant à Lannilis pour "faire" son bagage, dire au revoir à maman l'institutrice, à papa voyageur de commerce, André avertit de l'occasion Yves Tavernier, dix-huit ans et demi, le Quimpérois qui exerce son art de la coiffure au salon de Georges Jestin. Il l'accompagnera.¹

Le bouche à oreille se donne libre cours et, sur la place du marché devant l'église, la camionnette du marchand de vin que va conduire son fils, Jean Guillermou, à six jours de ses dix-neuf ans, est pleine. Yves et André y retrouvent pêle-mêle Alfred Bodénès, dix-neuf ans aussi, manœuvre du bâtiment, Jean Bouger, coiffeur, lui chez Morvan, Yves Arvor, François Donou, seize ans, de la ferme près de l'école, François Guinard, ouvrier boucher, Yves Lazennec, du Prat, dix-sept ans, (il travaille aux "Docks de l'Ouest" à Brest), Antoine Galliou, dix-neuf, de l'exploitation agricole voisine, Guido Zanetti, dix-huit ans (son père cimentier italien, s'est établi là), des collégiens de Saint-François de Lesneven comme leur chauffeur, Pierre Troadec, dix-huit ans, place de Kergroas, Raymond Thuayre, dix-sept et demi, Pierre Richard, en "philo", Jean Briant, dix-huit ans, de la rue de l'Eglise, son frère François, deux ans de plus, élève au noviciat des Pères blancs de Kerlois depuis 1938... Un gros bouquet de jeunesse ! En outre "Fanch", François Keramoal le couvreur, "Raymond", détaché de la "Royale" dans le secteur, et un gars de Cléder, employé au moulin du Châtel.

Ils sont finalement dix-neuf dans le véhicule de livraison !

Au moulin du Grand Pont, où l'Aber Benoît s'apprête à devenir petite rivière, trois familles avaient pris refuge. Lors de son séjour à Brest le capitaine de frégate Robert initia le maître des lieux, François Tromelin, fervent adepte de la chasse au chien "courant", à la pratique du "couchant". Il aimait de surcroît taquiner à la mouche la truite sur le cours d'eau, et cette fréquentation noua entre eux de solides liens d'amitié. Aussi lui a-t-il confié les siens. Mme et M. Loncle, les épiciers brestois au bas de la rue Kéravel, dont les enfants, Jean, dix-neuf ans, André, le cadet, ont eu pour camarades du collège Saint-Louis deux des fils de la maison et Mme, M. Pépin, leurs bonnes relations du magasin de tissus rue de Siam partagent également l'endroit tranquille.

¹ Yves appartiendra au 1^{er} bataillon des fusiliers marins de la 1^{ère} division des Français Libre avec laquelle il fera tous les combats.

D'abord sous la tente de Brynbach en raison de son jeune âge, au bout d'un moment André Coz écrira au général de Gaulle qu'il n'était pas venu pour cela. Sa lettre, co-signée par quatre "mousses" et les îliens de Sein sera suivie d'effet la semaine suivante. Du *Courbet* il étudiera alors à Portsmouth les cours de l'Ecole navale sur le *Président Théodore Tissier*, mais ils n'étaient pas conçus pour les "philosophes" et, six mois après, se retrouvera matelot "asdic" sur la *Reine des Flots*, un grand chalutier armé de Boulogne, escorteur de convois pendant un an et demi, puis au 2^{ème} bataillon des fusiliers marins à Beyrouth, assurant la défense des côtes. Il retournera en Angleterre au 10^e Commando et, sur l'avis *Découverte*, matelot fusilier toujours, participera de la mer aux combats sur les plages normandes dans la zone "Juno".

Un appel téléphonique parvient à treize heures, de la gendarmerie peut-être : des départs se profilent. M. Loncle incite ses garçons à profiter de l'aubaine.

...Louis Tromelin, dix-huit ans, n'a pas fini son "quart", commencé à deux heures du matin, dans la minoterie. Comme Jean son jumeau, qui doit assurer les douze heures suivantes, il avait interrompu ses études afin de remplacer les ouvriers de l'entreprise mobilisés. Il charge Eugène, treize ans, de le relayer aux commandes, tandis que Joseph, le deuxième de la lignée, s'élance à la recherche du papa en tournée de clientèle. Mais il faut faire vite. Michel Robert, fils de l'officier de marine, dans le même état d'esprit, et tous les cinq s'engouffrent dans la berline de Mme Pépin. Au bourg Louis et Jean aperçoivent leur cousin germain, Jean Guillermou, au volant de la camionnette qui démarre, et qu'ils suivent. Ils sont maintenant vingt-quatre, venus de Lannilis à L'Aber-Wrac'h...

...Un troisième cousin, Jean Kerglonou, cultivateur de Kerboullou à trois kilomètres de Plouguin, est déjà parti, à huit heures, de Porspaul en Lampaul-Plouarzel sur l'Yvette.

La veille un parent de sa mère, Eusèbe Tromelin, réfugié de Saint-Pierre-Quibignon à la ferme, lui avait décrit le désordre qui régnait au grand port du Ponant. Né le 20 juillet 1920, déclaré bon pour le service militaire, il ne voulait pas servir un jour les Uhlans. Deux camarades de la commune contactés ne désiraient pas courir l'aventure. Tant pis ! Il partira seul. Eusèbe l'a emmené dans sa voiture au moulin de Ponthours. Le "tonton" Jean n'y était plus, transportant de son bord deux jeunes, qui ne s'en iront pas. Ils ont foncé sur Ploudalmézeau, Portsall, rien en perspective ; descendu vers Porspoder, Lanildut. Rien non plus !

La chance s'est enfin présentée.

LE VOYAGE

...Jean Le Hir n'a pas eu grande distance à parcourir. Sa mère tient "L'Economie Bretonne" tout à côté. "Mèche blanche", (le petit bouquet fleuri en une nuit parmi ses cheveux bruns lui vaut le surnom), travaillait à l'usine d'iode toujours dite "Glaizot". Son plus proche voisin et camarade le plus cher, "Gui", Guillaume Perhirin ne sera pas de la partie : maman n'a pas voulu.

Et l'on embarque avec promptitude, à cause des avions qui rôdent. Quinze heures. Le *Lucien Gouguy* lève l'ancre. Le convoi se forme à la sortie du chenal.



Jean Appriou (à gauche) et Jean Le Hir, la mèche blanche visible, sur le Westerland, vers Dala... Tous deux enfants de Landéda, leurs chemins vont diverger. Le premier sera parachutiste au 2^e R.C.P. le second finira son temps de FFL à la 2^e D.B.

Timidement d'abord, puis rageur, quelqu'un entonne le refrain de la Marseillaise que tous reprennent en chœur, *"pour se donner du courage et, très probablement affermir notre décision encore mal assurée de choisir l'exil. C'est notre manière de dire adieu à la terre de France."*

Rompu de fatigue, Louis Tromelin s'est glissé sous une bâche. Il ne se réveillera qu'à l'arrivée.

La brise est molle ; tendre la houle. Voici le fort de Cézon et sa tour où Jean Appriou jouait autrefois à la petite guerre, l'île Stagadon et son unique demeure de goémonier, les grèves sur lesquelles beaucoup ont souvent flâné.

"Je vois disparaître un à un le blanc sémaphore, les derniers amers de l'embouchure... Dans une sorte de buée mes regards restent attirés par les dernières maisons du port. Je sens peser sur moi une angoisse, et me ressaisis face au large, là où désormais commence l'inconnu vers lequel je me lance", voyageur inquiet qui n'a de but immédiat que de partir.

Route plein Est pour tromper les patrouilles éventuelles. Une heure plus tard le patron hurle :

- "Trois debout sur le pont ! Les autres couchés sous les filets, ou dans la cale !"

Il a vu venir de loin un *Dornier*. L'ordre est vite exécuté, et la direction suivie par trois marins débonnaires satisfait l'observateur qui, après deux passages, poursuit son vol.

Au coucher du soleil les mouettes, rebroussement chemin, et à la tombée de la nuit le bateau met cap au nord, à toute puissance. Le phare de la Vierge adresse encore des clins d'œil amicaux, mais ils vont cesser. L'allure faiblit cependant. Certaines unités se trouvent en panne de moteur et il faut leur filer une remorque.

... Le lendemain des mouettes anglaises ont pris le relais. A neuf heures, *"haut dans le ciel et entourant les bassins à flot se ballottent d'énormes saucisses ventruées : les ballons antiaériens"*, les môles, les quais de Plymouth se découvrent. Une vedette de la Navy leur fait franchir sans encombre les barrages de mines et de filets à l'entrée.

Ils débarquent le vendredi 21 seulement, ainsi que d'autres exilés de France, pour être regroupés au *Mental Hospital*, l'asile de vieillards, converti en Centre d'accueil, et le 22 gagnent *Anerley School*, l'orphelinat sous la tutelle du *London County Council*, le Conseil de la région londonienne, ayant perdu en chemin cinq compagnons. Un capitaine les informe de la création prochaine d'une légion de volontaires...

La cour oblongue est le lieu où l'on se réunit la plupart du temps. Les Bretons s'agglutinent dans un coin. Les méridionaux, les Parisiens, les Ch'timis, les gars de l'Est occupent aussi leur "territoire", et très vite se déclarent des rivalités, sans motifs véritables.

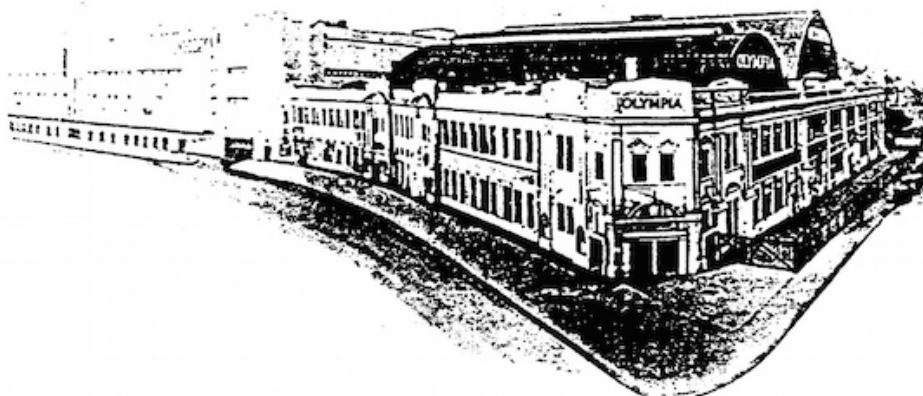
"Tels sont les Français. Parqués à l'étranger, ils éprouvent le besoin de se démarquer les uns des autres. Cela se manifeste dans le choix des chansons.

Jean Le Hir, doté d'une voix merveilleuse, se taille tous les soirs un grand succès avec "Oh ! Qu'elle est belle ma Bretagne". Hargneux les "Parigots" entonnent : "J'ai deux amours, mon pays et Paris". A quoi il réplique par : "O Breiz ma vro, me gar ma vro !" (O Bretagne mon pays, moi j'aime mon pays !) Egrillards, les Méditerranéens entament là-dessus : "Si mon père "embrasse" ma mère... Ils ont des chapeaux ronds". Finalement les moins disert, ceux de Strasbourg et de Metz, ont le dernier mot des joutes vespérales autour d'un brasero en interprétant : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine" qui fait l'unanimité."

"Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau, Je vous embrasserai dans mon exil farouche, Patrie, ô mon autel, Liberté, mon drapeau." (Victor Hugo, Les Châtiments).

Et le 1^{er} juillet l'Olympia ouvre ses portes aux premiers ralliés. C'est une carcasse de béton au sol râpeux, les piliers, les plafonds maculés de vieilles flaques de cambouis. Il y flotte des relents de moisi, des odeurs de renfermé et de désinfection. *"Nos maigres bagages, valises plus ou moins déglinguées, musettes ou sacs marins sont déposés au milieu du vaste dégagement central où, dès notre arrivée, l'armée anglaise, vient déposer des monceaux de couvertures rêches, des "sacs de viandes" et de la paille pour les garnir".*

Vingt-trois jeunes gens du *Lucien Gougy* s'engagent là "à servir la France pour la durée de la guerre actuellement en cours avec Honneur, Fidélité, Discipline", chacun à la place dévolue, qui ne sera pas toujours celle de ses rêves, avec au cœur l'espérance, la plus grande de leur folie



L'Olympia. Empire Hall où tous les évadés de France se retrouveront pour signer leur engagement aux FFL...

"Les Clandestins de l'Iroise" de René Pichavant que nous remercions pour son autorisation de reproduire cet extrait

DE L'OR SYNTHÉTIQUE

Extrait des "*Contes troublants des veillées modernes*" d'Ernest Cassin



Le numéro 67 des "Cahiers de Landéda" avait déjà présenté un conte de cet auteur.

Ernest Cassin, né à Brest en 1880 avait épousé Marguerite Sagot, fille du docteur Sagot qui exerça à Landéda.

Il passa de nombreuses vacances à l'Aber-Wrac'h "petit port de pêche à trente kilomètres au nord de Brest, niché, bien à l'abri, au fond d'une des plus belles baies de France".

* * *

C'est une fois de plus dans un charmant coin de l'estuaire de l'Aber-Wrac'h qu'il vous faut vous transporter par la pensée.

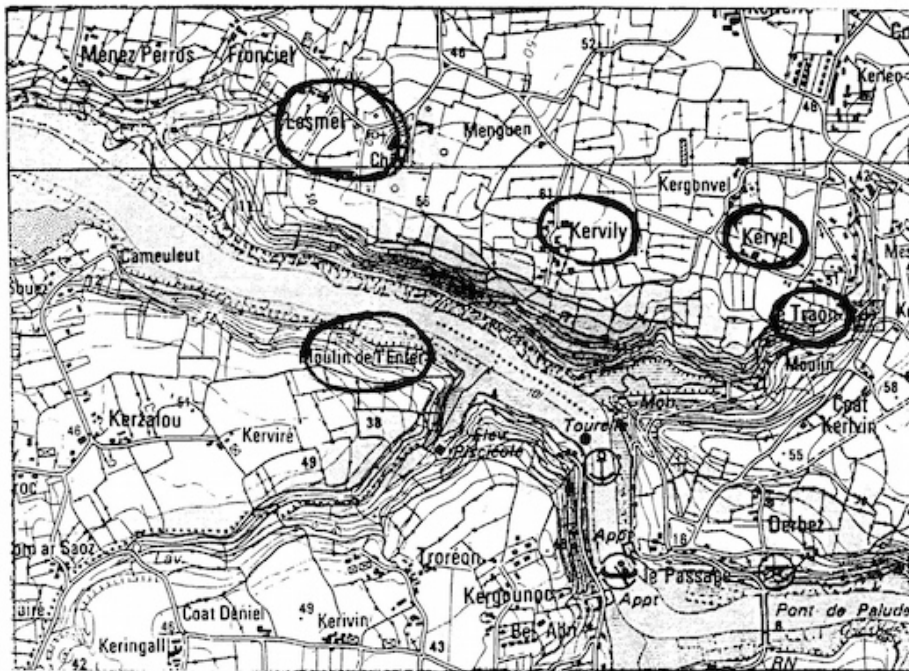
Dans cette magnifique rivière aux eaux si profondes que des trois-mâts peuvent la remonter fort avant dans les terres, se jettent de petits ruisseaux qui, entre les mamelons couverts de genêts et de landes aux reflets jaunissants, se sont creusés des lits encaissés où bruit sans relâche leur course vers la mer.

L'un de ces ravins, le plus sauvage de la région à mon avis, enfoui entre deux pentes escarpées embroussaillées de taillis et de ronces, difficilement accessibles en dehors des sentiers abrupts qui y conduisent, a reçu le nom caractéristique du "Moulin d'Enfer".

Site ravissant !

Du haut des coteaux qui l'enserrent vous apercevez les eaux calmes de l'Aber-Wrac'h qui coulent vers la baie entre deux haies de champs incultes mais fleuris, parsemés vers les hauteurs de Lesmel de boqueteaux de pins rabougris au-dessus desquels volent infatigablement des corbeaux en bandes, troublés seulement parfois par l'attaque d'un émouchet, d'un épervier ou d'une buse.

En face, les hameaux de Kervily et de Keravell avec leurs maisonnettes d'ardoises et de chaumes dominant le ruisseau du Moulin de Traon, le long duquel serpente la route de Lannilis à Plouguerneau égayée de temps à autre par le passage d'une charrette dont le conducteur chante à tue-tête.



A vos pieds ce ravin d'Enfer dans lequel vous hésitez à descendre pour peu que vous teniez à vos vestons ou à vos robes, les ronces ayant vite fait de transformer en lambeaux les plus beaux atours.

A quoi bon d'ailleurs courir aujourd'hui ce risque puisqu'au fond du ravin n'existent plus que quelques pierres recouvertes à la longue par la mousse envahissante et une prairie marécageuse difficile à traverser.

Mais au temps de mon histoire il n'en était pas de même. Il y avait là un gai moulin dont la roue tournait sans arrêt et un petit étang charmant où les truites couraient après les mouches et s'en donnaient à cœur joie.

Le meunier étant mort en juin 1816, le moulin fut mis en vente. Il fut acheté par un étranger au pays que les gens de l'Aber-Wrac'h ne virent pas arriver sans antipathie.

Aujourd'hui encore, bien que les progrès des transports aient considérablement facilité les communications et les déplacements, on remarque dans les petits pays l'arrivée d'un étranger, mais, au début du dix-neuvième siècle où la généralité des gens ne s'éloignaient guère à plus de quelques kilomètres de leurs habitations, une pareille arrivée était un événement.

Aussi l'installation de Monsieur Joseph Gélébart au Moulin d'Enfer fut-elle dans la région un objet de curiosité qui défraya les conversations.

Le nouveau meunier fut pendant plusieurs mois surveillé par toute la population.

Drôle de meunier du reste que ce Monsieur Gélébart qui ne s'occupa jamais de remettre en marche le moulin et vécut misérablement sans travailler.

Petit, maigre, toujours sale, vêtu de guenilles, il inspirait la plus vive répulsion par son air faux et méchant.

Rouquin, borgne, porteur d'une barbe hirsute jamais lavée, il passait ses journées assis sur le pas de sa porte.

Son unique occupation était la pêche aux anguilles et la vente de son poisson paraissait être son seul moyen d'existence.

Les gens qui l'apercevaient se détournaient de lui. En un mot, il devint rapidement dans la région un objet de crainte et de mépris.

Quand il mourut en 1824, ce fut un soulagement pour tous les habitants de l'Aber-Wrac'h qui apprirent sans surprise que ce Joseph Gélébart n'était autre qu'un ancien forçat, libéré depuis une trentaine d'années.

Peu de gens connurent l'origine des six cents écus qu'il avait versés pour acquérir le Moulin d'Enfer.

Chose curieuse ce dernier ne fut pas mis en vente à la mort de l'ancien bagnard. Il fut acheté en effet le jour même du décès par un chimiste de Paris assez connu, Monsieur Verlaize, qui désirait, disait-on, ne pas cesser ses recherches scientifiques tout en ayant l'agrément de passer les mois d'été au bord de la mer. Il avait dans ce but acquis le vieux moulin avec l'espoir que la force hydraulique qui s'y trouvait lui permettrait d'agencer aisément son laboratoire.

On racontait aussi qu'il voulait se livrer à des études concernant l'utilisation chimique des algues marines.

Enfin les mauvaises langues disaient que ce Monsieur Verlaize était plus alchimiste que chimiste et que s'il venait se retirer dans ce coin perdu de Bretagne c'était uniquement pour poursuivre à l'abri des indiscretions ses essais de fabrication d'or.

Cette dernière croyance prit corps quand on vit débarquer de la diligence les appareils de laboratoire les plus hétéroclites destinés au Moulin d'Enfer.

En tous cas, la roue du moulin reprit sa marche d'autrefois et la chute d'eau fit entendre à nouveau son murmure joyeux.

Est-il rien de plus agréable aux yeux que l'eau qui coule, image du mouvement, de la vie perpétuelle, source de la fertilité des campagnes ?

Au plaisir de voir le moulin reprendre son animation se mêla la satisfaction d'y retrouver un propriétaire affable et accueillant.

Monsieur Verlaize était le plus charmant homme qu'on pût imaginer. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée à l'Aber-Wrac'h qu'il était devenu sympathique à tous les habitants.

Serviable, toujours prêt à venir en aide aux malheureux, il fut rapidement connu à la ronde pour sa bonté et ses largesses.

Le Moulin d'Enfer devint derechef un rendez-vous de promenade et ce fut un plaisir de voir son propriétaire, gros homme à figure joviale, recevoir en vieux amis tous ses visiteurs.

La grande roue jetait son continuel brou... ou, brou... ou ... à tous les échos.

Cependant les braves gens du pays étaient un peu inquiets, car, si les aubes tournaient sans cesse, on n'y moulait guère de blé dans ce moulin et les chrétiens superstitieux de la région se demandaient à quoi pouvait bien servir une meule sans froment.

Aussi les visites au nouvel hôte, quand elles n'avaient pas pour but une demande de service, étaient-elles généralement dictées par la curiosité.

Mais les curieux en étaient pour leur déplacement car Monsieur Verlaize avait divisé sa petite maison en quatre parties : une cuisine, une salle à manger, une chambre à coucher et son laboratoire ; or, s'il montrait volontiers les trois premières pièces, jamais il n'avait autorisé personne à franchir le seuil de la quatrième.

Le mystère demeurait donc entier.

On apprit bien quelques petites choses par la vieille Perrine, une brave femme qui allait tous les jours faire le ménage du chimiste et son dîner. On sut ainsi que le nouveau propriétaire passait ses journées devant des fours et des cornues, qu'il brûlait des algues dont il tirait des poudres et des liquides, mais ces quelques renseignements bien vagues ne firent qu'aiguiser le désir que tout le monde avait de connaître davantage les occupations de Monsieur Verlaize.

Le secret en fut dévoilé subitement, un soir, à l'arrivée du journal qu'apportait chaque jour de Lannilis un vieux char à bancs qui transportait en même temps du canton au port les rares voyageurs venus se perdre à l'Aber-Wrac'h.

Ce soir-là, comme de coutume, quatre vieux loups de mer faisaient leur partie de carte à l'auberge Mériadec quand entra le père Martin qui depuis des années transportait le courrier.

- Eh bien, père Martin, quoi de neuf ? s'écrièrent les marins en voyant apparaître dans l'encoignure de la porte la figure rubiconde du nouvel arrivant.

- Pas grand-chose, les enfants. La fille à Nicolas Nédélec a s'marie avec un gas de Plouguerneau ; la vache à Le Guen de Penarvily elle a eu un veau ; et c'est tout... Ah ! si !... tout de même ! Il paraît qu'on en raconte de drôles dans les journaux sur le chimiste du Moulin d'Enfer. Ce serait comme qui dirait un grand savant... Il aurait inventé le moyen de faire de l'or ! Lis-nous donc ça, toi, Hervé, puisque tu sais lire.

Hervé prit vivement le journal.

On y relatait en effet les travaux du chimiste sous un grand titre "La dernière découverte du Professeur Verlaize". On y exposait longuement une communication qu'il avait faite à l'Académie des Sciences sur la possibilité de faire de l'or et on donnait le compte rendu de

l'examen par le laboratoire de chimie d'un lingot sorti des creusets du Moulin d'Enfer. Ce lingot avait été reconnu absolument pur et avait été acheté à Monsieur Verlaize.

Malheureusement l'expérience n'avait qu'un intérêt de laboratoire car, à côté d'un traitement spécial que l'inventeur tenait à conserver secret, les matières qui étaient entrées dans la composition du premier lingot avaient une valeur telle que le prix de revient de l'or fabriqué devenait supérieur à celui de l'or sorti des mines.

Si elle n'enrichit point le monde à cause de cet inconvénient, la découverte du chimiste réussit du moins à rendre célèbre son auteur.

Le savant, comme on l'appela désormais, reçut les félicitations de toutes les sommités scientifiques d'Europe. Le roi lui-même tint à lui marquer la reconnaissance du pays en lui faisant une pension de dix mille écus et en lui allouant une subvention annuelle de quinze mille livres destinée à lui permettre la poursuite de ses recherches.

Monsieur Verlaize fut en outre autorisé à vendre à l'Etat au taux de l'or et après vérification par les laboratoires de Paris les lingots qu'il obtiendrait au cours de ses recherches.

Une conséquence de ces honneurs fut que les visiteurs devinrent tellement nombreux au Moulin d'Enfer que le chimiste se vit obligé d'acheter une maison plus en rapport avec sa nouvelle situation.

Il acquit une grande propriété au cœur du pays à mi-chemin entre Lannilis et Landéda, tout en conservant cependant le Moulin d'Enfer qui fut entièrement transformé en laboratoire.

Il vécut dix ans, heureux et considéré, continuant à étudier, dans le plus grand secret, la fabrication de l'or synthétique et envoyant fréquemment à Paris des lingots qui furent reconnus absolument purs.

Mais à chaque lingot il joignit un devis du prix de revient qui dépassa toujours la valeur courante du métal obtenu.

Aussi ne fut-il jamais harcelé par les spéculateurs.

Ses dernières années s'écoulèrent dans le bonheur le plus parfait. Il jouit grassement de sa fortune et fit du bien dans la mesure de ses moyens.

Il mourut en 1832, considéré de tous et unanimement regretté. Son corps fut transporté à Paris où ses obsèques se firent au frais de l'Etat. Le roi s'y fit représenter.

Mais le secret de la fabrication de l'or disparut avec Monsieur Verlaize. En vain des chimistes éminents fouillèrent-ils le moulin de fond en comble. L'enquête ne révéla rien. On eut cependant la surprise de constater qu'il ne s'y trouvait aucune des matières dont le savant se servait pour la fabrication de ses lingots ; on mit le fait sur le compte de la grande valeur de ces matières qui avaient dû exciter la convoitise de malhonnêtes gens et l'on conclut à un vol.

toute cette affaire de fabrication d'or serait donc demeurée dans l'ombre si, feuilletant, par hasard un vieux bouquin provenant de la bibliothèque du célèbre chimiste, un de ses arrière-petits-neveux, dont je tiens l'histoire, n'y avait trouvé une lettre d'écriture grossière jaunie par le temps.

Je n'en ai pris copie.

Les années ont passé ; un siècle se sera bientôt écoulé depuis ces événements. Le neveu qui m'a livré le secret est mort récemment. Toute la famille Verlaize est éteinte. Je ne vois donc aucun inconvénient à lever le voile sur toute cette affaire et à vous lire cette lettre. Cette lecture vous suffira.

Il s'agit d'une lettre adressée à Monsieur Verlaize, chimiste, 58 rue Quincampoix à Paris par Monsieur Joseph Gélébart meunier du Moulin d'Enfer à l'Aber-Wrac'h.

" Monsieur,

" Je n'ai plus que quelques heures à vivre.

" Quand vous recevrez cette lettre j'aurai rendu ma vilaine âme à Dieu et serai enfin débarrassé, je l'espère, des remords qui ont empoisonné mes derniers jours.

" Je n'ai ni famille, ni ami.

" Si je m'adresse à vous à cette heure suprême c'est que vous êtes le seul à ne m'avoir pas repoussé avec mépris.

" Je vous rappelle ces circonstances qui sont restées gravées dans ma mémoire.

" Le 4 juin 1816 j'ai sonné à votre porte et me suis présenté sous le nom de Gélébart. Je vous ai avoué avoir fait quinze ans de bagne pour vol à main armée avec effraction puis avoir émigré à ma libération vers l'Alaska où je vous ai dit avoir mené pendant vingt ans la terrible vie de chercheur d'or.

" Je vous apportai deux lingots vous demandant de les vendre en mon lieu et place sous prétexte que, si je me chargeais moi-même de cette vente, pauvre comme je l'étais et ancien bagnard, je serais immédiatement soupçonné des pires choses risquant de voir confisquer mon bien.

" Vous avez eu pitié de moi. Vous m'avez acheté mes deux lingots sans demander plus ample renseignement, me donnant ainsi les moyens d'acheter en Bretagne une bicoque où j'ai pu vivre tranquillement les dernières années de ma misérable vie.

" Au moment de mourir je veux vous remercier de votre geste généreux. Je veux aussi que vous sachiez la vérité.

" Je vous ai menti.

" Je ne m'appelle pas Gélébart. Je m'appelle Guillaume Madec, né à Quimper en 1758 et condamné au bagne à perpétuité pour assassinat de deux septuagénaires à Bénodet.

" Evadé du pénitencier après avoir tué un de mes gardiens, je me suis enfui en Amérique où j'ai vécu dix ans à San-Francisco de métiers souvent inavouables.

" Entraîné dans l'Alaska par des individus aussi peu recommandables que moi, je fus dans l'obligation par suite de maladie d'abandonner l'expédition. Je ne dus mon salut qu'à l'aide que me prêta un ancien camarade de bagne, libéré, Joseph Gélébart qui revenait du nord en transportant avec mille peine et en cachette cent-quatre-vingts kilos d'or en lingots.

" Cet homme charitable, je l'ai assassiné pour le voler. Muni de ses papiers d'identité, devenu désormais Gélébart, je réussis au prix de mille difficultés à rentrer en France avec ma fortune.

" Mais je vis aussitôt qu'il me serait impossible d'échanger mes lingots contre de bonnes espèces sonnantes et je ne dus qu'à l'abandon de l'un d'eux dans une banque de n'être pas arrêté par la police, éventualité qui pour moi était une condamnation à mort.

" Ce fut alors que dénué de ressources, mourant de faim, je m'adressai à vous.

" Votre générosité m'a permis de terminer dans le calme une vie infâme. Encore une fois merci.

" Je possède encore deux cent vingt-huit lingots d'or qui gisent au fond de mon étang près de la vanne

" Ce sont les lingots de Gélébart. Ils sont à vous. Ne les refusez pas. Vous pouvez les accepter sans scrupule car je me suis renseigné : Gélébart n'a plus de famille.

" Adieu !

"Guillaume Madec

dit Joseph Gélébart."



Dimanche 9 septembre
* * *

- LORIENT

Visite du "Victor Pleven"

- HENNEBONT

La basilique – les remparts

- POUL-FETAN

Un village d'autrefois